



HAL
open science

**Pour quatre ligatures de sapèques. Extrait du onzième
conte du Shidiantou (Pierres qui hochent la tête, xviiie
siècle)**

Pierre Kaser

► **To cite this version:**

Pierre Kaser. Pour quatre ligatures de sapèques. Extrait du onzième conte du Shidiantou (Pierres qui hochent la tête, xviiie siècle). Impressions d'Extrême-Orient, 2015, Boire et manger dans les littératures d'Asie, 5. hal-01316701

HAL Id: hal-01316701

<https://hal.science/hal-01316701>

Submitted on 17 May 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Impressions d'Extrême-Orient

5 (2015)

Boire et manger dans les littératures d'Asie

Pierre Kaser

Pour quatre ligatures de sapèques

Extrait du onzième conte du Shidiantou (Pierres qui hochent la tête, xvii^e siècle)

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Pierre Kaser, « Pour quatre ligatures de sapèques », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 5 | 2015, mis en ligne le 24 juillet 2015, Consulté le 17 mai 2016. URL : <http://ideo.revues.org/360>

Éditeur : Université de Provence

<http://ideo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://ideo.revues.org/360>

Document généré automatiquement le 17 mai 2016. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Tous droits réservés

Pierre Kaser

Pour quatre ligatures de sapèques

Extrait du onzième conte du *Shidiantou* (Pierres qui hochent la tête, XVII^e siècle)

Présentation

- 1 *Shidian tou* ### ou les *Pierres qui hochent la tête* (vers 1635), est, en comparaison des précédentes collections qui ont initié la vogue de ces contes d'un seul tenant en langue vulgaire livrés en recueil — les *huaben* ## —, une œuvre fort modeste puisqu'elle ne réunit que quatorze récits¹. Son maître d'œuvre, dont on ne connaît qu'un surnom — Langxian ## (l'Immortel insouciant) —, était en relation avec Feng Menglong ### (1574-1646) à qui l'on doit les trois volumes connus sous le nom de *San yan* ## (les Trois paroles) lesquels en proposaient chacun 40. Langxian est du reste l'auteur de la moitié des récits du troisième volet, le *Xingshi hengyan* #### (Paroles éternelles pour éveiller le monde, 1627)².
- 2 Langxian est donc l'auteur du conte dont nous proposons ci-dessous un bref extrait, mais aussi celui du *Tombeau des amants*³ — quatorzième récit du recueil —, avec lequel il partage d'autres points communs, et premièrement, celui d'avoir subi le plus longtemps les effets de la censure — celle d'abord de la police des lettres impériales qui interdit le recueil comme la plupart de la production romanesque, puis celle du régime communiste qui ne s'appliqua plus qu'aux deux récits en question jusqu'à la fin des années 1980. Si pour le quatorzième conte, la raison était clairement l'évocation d'amours homosexuelles, pour celui-ci, on peut se demander si ce qui gêne le plus est la description crue d'un cas de cannibalisme dans le contexte historique particulier du siège de la ville de Yangzhou en 887, ou bien la mise en scène convaincante d'un dévouement hors de raison d'une épouse vis-à-vis de sa belle-famille ? Quoi qu'il en soit, nous avons affaire là à un texte fort qui ne peut laisser indifférent⁴.
- 3 Le deuxième point commun est qu'il s'agit à nouveau d'une amplification très personnelle d'une anecdote figurant dans le *Qingshi* ## (Histoire du sentiment amoureux) de Feng Menglong, également déjà présente dans le *Taiping guangji* #### (Compendium de l'ère de la Grande Paix)⁵. A nouveau, le conteur prend les choses en main en donnant de l'épaisseur aux personnages. Langxian focalise toute son attention sur le processus qui va conduire la jeune femme, Zong Erniang ###, à se conduire avec un héroïsme moral qui doit sinon susciter l'admiration, tout au moins provoquer l'effroi du lecteur ; ce faisant, il transforme l'épouse sans nom de la source, en héroïne supérieure sur tous les registres à son époux⁶.
- 4 Mais avant de lire la traduction du passage le plus saisissant de ce conte⁷, peut-être n'est-il pas inutile d'avoir une idée de ce qui le précède :

« Entre 874 et 888 vivait à Hongzhou fu ### (Jiangsu) un orphelin de père, Zhou Di ## (biaozi : Yuanji ##), qui avait épousé à dix-huit ans la fille cultivée (dix-sept ans) d'un lettré. Avec sa mère née Yue # et sa femme née Zong #, il vivait du commerce, mais depuis la révolte d'An Lushan et les luttes entre commanderies militaires, la famine et l'insécurité des routes avaient gravement compromis son industrie. Sans revenu foncier, ils ne pouvaient attendre indéfiniment le retour de la paix. Les deux femmes rivalisaient d'abnégation : Zhou Di n'a pas besoin de s'encombrer de sa femme puisqu'elle ne lui a pas donné d'enfant à quarante ans passés ; il lui suffirait de prendre une concubine. Cependant la mère menace de se suicider si sa bru ne tient pas compagnie à son fils. Elle lui remet cinquante taëls mis de côté en prévision de son enterrement afin qu'ils se rendent à Xiangyang au Hubei. Là, Zhou Di pourrait investir en marchandises le produit des dettes qui lui sont dues. Il laisse donc sa mère de soixante ans avec une compagne du même âge. A Xiangyang, ses débiteurs sont soit décédés, soit ruinés ou absents. Pour comble de malheur, le fils de la veuve qui tient l'auberge, un vaurien qui se ruine au jeu, leur vole ce qui leur reste, car Zhou Di a imprudemment parlé d'acheter des marchandises. Apitoyé par leur détresse, Wang [Chao] #[#], un riche marchand de Huizhou, engage Zhou Di comme secrétaire-comptable à Yangzhou où « il fait du sel ». Là, de nouveaux malheurs attendent le couple : Gao Pian ##, le gouverneur militaire de Yangzhou, est tombé sous l'influence d'un charlatan taoïste, Lü Yongzhi ### ; ce dernier est entré en conflit avec le général Bi Shiduo ### qui approche de Yangzhou avec cent

mille hommes. Comme Lü Yongzhi s'est assuré grâce à une calomnie l'appui du gouverneur, la panique s'est emparée de la ville. Le marchand de sel quitte Yangzhou en remettant vingt taëls à Zhou Di pour lui permettre de retourner avec sa femme à Hongzhou. Mais il est déjà trop tard : les portes de la ville sont fermées et les scellés mis sur toutes les maisons vides. La sage épouse emploie aussitôt tout l'argent qu'il leur reste à faire provision de riz. Le siège et les dévastations de la campagne amènent bientôt une terrible famine. Au marché de Jiangdu (Yangzhou), on vend de la chair humaine, les vieillards sous le nom de shaobahuo ###, les enfants sous celui de hegulan ### les adultes maigres sont appelés dancai ##, les gros gaoyang ##, les prix variant d'une à quatre ligatures. »

Pour quatre ligatures de sapèques

- 5 Les pauvres époux, eux qui étaient originaires de Hongzhou, se retrouvaient sans raison valable, pris au piège. Fort heureusement, Zong Erniang ne manquait pas de discernement. Dès que Bi Shiduo avait commencé son siège de la ville, elle avait envisagé le désastre qui se préfigurait et pressentit que ce ne serait pas une affaire qui risquait de s'éterniser, et que tôt ou tard, le riz viendrait à manquer. Elle avait donc, usant de la somme remise par Wang Chao, fait des provisions de céréales pour les cinq ou six mois à venir. C'est ainsi qu'alors que les réserves de chacun se retrouvaient entièrement vides, les époux pouvaient encore compter sur des repas de subsistance. Mais quand la situation se fut un peu apaisée, les stocks avaient été mangés et la somme d'argent qui leur restait avait complètement fondu. Il ne leur restait que leur propre corps. Leur ventre criait famine, mais ils n'avaient plus rien pour tromper la faim. Ils auraient bien aimé rentrer chez eux, mais comment y parvenir ?
- 6 « La volonté de ma mère était que nous profitions d'une tournée d'une année ou deux pour accumuler un petit pécule en faisant du commerce et que nous faisons également un enfant. Qui aurait pu prévoir que nous viendrions affronter la mort dans ce lieu ? J'en suis arrivé à de me dire que c'est à elle que nous devons ce sort funeste », et tout en proférant ces mots, Zhou Di éclata en sanglots. — Tu peux bien pleurer jusqu'à demain si tu veux, et demain jusqu'au jour suivant, se moqua Erniang, mais cela ne nous ramènera pas tous les deux à la maison. Cela me rappelle que lorsque Zuo Botao et Yang Jiaocai mouraient et de froid et de faim, que seul l'un d'entre eux y laissa la peau, l'autre en réchappa⁸. Tu sais qu'en ce moment, au marché, on tue des humains pour leur chair et qu'on peut ainsi en tirer pas moins de deux ligatures de sapèques. Si tu me vends, tu récupèreras de quoi payer ton voyage de retour pour aller t'occuper de ta mère, ou si c'est moi qui te vends, c'est moi qui aurai de quoi rentrer soigner belle-maman. Voilà un plan qui mérite réflexion, je me conformerai à ton jugement. »
- 7 L'idée de devoir se sacrifier pour de l'argent fit frémir Zhou Di, qui, sous le coup de l'émotion, se redressa et agita la main tout en disant : « Cela ne se peut ! — Si tu ne t'y résous pas, j'ai bien peur qu'on y laisse la peau tous les deux, et qu'on finisse par en nourrir d'autres gracieusement. Mieux vaut qu'un seul de nous deux y passe et qu'avec ce qu'on aura récupéré l'autre s'en retourne. » Zhou Di poussa un profond soupir, mais ne dit mot. Constatant que son époux tenait autant à la vie qu'il redoutait la mort, Erniang se fit encore plus pressante : « D'une manière ou d'une autre, il va bien falloir prendre un parti, alors ? — Je, je n'ai pas de solution... — Ainsi, c'est moi qui vais rester et toi partir. Qu'en dis-tu ? » La question saisit Zhou Di : « Comment peux-tu décider de rester aussi facilement ? — Et toi, de partir ? — C'est bon, je vais mourir ! », lâcha-t-il dans un râle. Mais, bien qu'il se fût exprimé ainsi, Zhou Di n'arrivait pas à sortir, incapable de se résoudre à mettre un terme à sa destinée. Le voyant ainsi, Erniang agrippa la manche de son habit, et lui dit : « Tu n'as qu'à rester ici à emballer nos effets, je vais de ce pas au marché négocier un tarif. » Et elle sortit tout de bon.
- 8 Cher lecteur, tu auras remarqué combien Zhou Di est terrifié lorsqu'il parle de la mort, et comment Erniang affronte cette éventualité sans même sourciller. Voilà qui montre clairement la supériorité d'une femme héroïque sur un homme faible.
- 9 Or donc, Erniang était allée trouver le patron de l'auberge où ils résidaient pour s'entretenir avec lui : « Nous sommes, lui dit-elle, mon mari et moi, originaires de Hongzhou où nous désirons retourner, mais comme nous n'avons plus un sou, j'ai résolu de me vendre pour récupérer de quoi, non seulement permettre à mon mari de faire le voyage, mais aussi vous régler notre loyer. Je voudrais vous mettre à contribution pour m'accompagner négocier un bon prix. » Comme le fait de se vendre était passé dans les mœurs, et que personne n'aurait rien trouvé à y

redire, l'homme lui répondit : « Je le ferai volontiers », et il la conduisit au marché de Jiangdou pour se rendre directement dans l'échoppe d'un boucher de ses connaissances. Celui-ci avait justement écoulé toute sa marchandise et n'avait plus rien à vendre. Jugeant Erniang du regard, il en déduit qu'elle n'était certes pas grosse, mais pas si maigre que cela, il en proposa aussitôt trois ligatures. Erniang, trouvant cela trop peu, insista pour en obtenir quatre. Le boucher alla chercher la somme qu'il remit au patron, invitant Erniang à pénétrer dans l'arrière boutique, mais celle-ci prit la parole : « Pour vous dire la vérité, mon mari répugnait à venir jusqu'ici, aussi est-il resté à l'auberge. Je désire aller lui remettre cette somme et revenir, mais si cela ne vous sied pas, vous pouvez me faire accompagner. » Comme le boucher était réticent, le propriétaire se porta garant d'elle, aussi finit-il pas accepter.

10 Arrivée sur place, Erniang déposa les quatre ligatures sur la table, et tout en les désignant de la main, elle dit : « Voici l'argent que ta mère va récupérer pour la vente de son fils. Va vite au marché. Moi, je vais l'utiliser pour les frais du voyage de retour et une fois là-bas m'occuper de belle-maman. » A ce moment, les esprits de Zhou Di quittèrent son corps et son visage prit la couleur de la cendre. Il aurait bien voulu dire quelque chose, mais sa gorge ne produisait aucun son ; il avait beau se tordre la nuque dans tous les sens, il lui était impossible de proférer un seul mot et des larmes grosses comme des pois roulaient sur ses joues. Le spectacle qu'il lui donnait à voir, fit éclater de rire Erniang : « On dirait bien que ce marché ne peut être honoré, je vais de ce pas annuler le contrat », et elle fit demi-tour pour retourner d'où elle venait.

11 « Avant de mourir, dit-elle alors au boucher, j'aurai besoin d'un peu d'eau pour me laver et d'un moment pour rendre grâce à mes parents qui m'ont élevée et à mes beaux-parents qui m'ont accueillie, après quoi je me livrerai à votre couteau. » L'homme ne put s'empêcher de penser qu'elle abusait, mais répondit d'un moqueur « une maniaque de la propreté ! », et il la fit entrer dans l'arrière boutique où elle put remplir un baquet d'eau et faire sa toilette. Elle remit ensuite ses habits et réapparut ; elle demanda enfin une feuille de papier, et à l'aide du pinceau servant à tenir le livre de compte, elle composa sa propre oraison funèbre. Quand elle l'eut achevée, elle sortit dans la rue et se tournant vers la ville de Hongzhou, elle s'inclina à quatre reprises avant de s'agenouiller. Ayant déplié la feuille, elle en fit la lecture sous les regards du boucher, de ses voisins et d'une foule de passants. Elle lut à haute voix sans se presser :

12 Le Ciel ne m'a pas favorisée ; sous une mauvaise étoile, je suis née. J'ai, tôt mariée, franchi la porte des Zhou. Beau-papa est parti le premier, je me suis mise à l'école de Belle-maman, redoutant de ne pas être à la hauteur, œuvrant de l'aube au coucher. Hélas, le chaos du monde nous a surpris — partout la guerre sans répit. Pays en détresse, familles en charpie — quelle tristesse ! Nous partîmes sur les routes pour commercer — c'était le désir de Mère —, mais sans succès. Nous échouâmes à Yangzhou, cité encerclée par des brigands, en proie à d'incessantes batailles. Les provisions vinrent à manquer : moineaux et rats furent chassés pour ordinaire pitance, un grain de riz et une brindille devinrent aussi précieux que le jade. A quelques instants du terme de cette misérable destinée, pourquoi regretterais-je de sacrifier ma vie ? Le prix de ma vente ? — Le loyer d'un voyage de mille lis pour retrouver sa famille. Ah, si m'était donné de revoir Mère, sa belle-fille mourrait sans remords. Ô Ciel ! Je te prie de me venir en aide, et de me baigner de ta lumière, d'offrir une vie sans fin à Belle-maman, à mon époux, une existence prospère, une nouvelle épouse et une descendance. Malheur, tristesse, qu'un sort tel que le mien ! Ni ressentiment, ni haine ne m'habitent — le Ciel en est l'unique garant. Qu'il fasse, que la paix revenue, les victimes de ces désordres sortent pour toujours du cycle des renaissances.

13 Quand elle eut achevé sa lecture, elle s'inclina à nouveau quatre fois et se tourna pour partir. Comme elle avait lu en utilisant son dialecte, personne n'avait rien compris à ses propos, et à ce qui l'avait poussée à les proférer. Erniang reprit donc la direction de l'échoppe. Elle confia son éloge au boucher en lui disant : « Mon mari va sans doute se présenter tôt ou tard, je vous prie de le lui remettre et de lui dire de se hâter de rentrer chez lui, et surtout de ne plus penser à moi. — Je n'y manquerai pas, promit le boucher en prenant le document et le mettant de côté. « C'est à coup sûr son mari qui l'a vendue ! », conclurent les derniers badauds présents avant de se disperser.

14 Enfin, Erniang se dénuda pour sa mise à mort, sans manifester la moindre affectation. Malgré la sympathie qu'il éprouvait pour elle, le boucher n'avait pas oublié les quatre ligatures qu'il avait payées pour l'obtenir, aussi était-il bien décidé à récupérer son investissement. Il mit de l'ordre dans ses émotions, et, avec détermination, lui donna le coup mortel, avant de lui ouvrir la poitrine et de la vider comme il le faisait d'ordinaire aux porcs et aux moutons. En un rien de temps, la vertueuse et filiale Erniang était débitée en morceaux de viande sur l'étale du boucher. Plus tard un poète écrira :

C'est pour la mère qu'en couple ils prirent la route
 Mais en chemin, ce ne fut qu'une pitoyable dérouté.
 Hélas, le jade fut détruit au marché de Jiangdu,
 Son âme trouvera-t-elle le chemin de Hongzhou ?⁹

Notes

1 Sur la vogue du *huaben* à la fin des Ming # (1368-1644) et au début des Qing # (1644-1911), voir André Lévy, *Le conte chinois en langue vulgaire*. Paris : Collège de France - Institut des hautes études chinoises, coll. « Bibliothèque de l'Institut des hautes études chinoises », vol. XXV, 1981, 481 p. *Shidianou* y est évoqué pp. 92-93. Le recueil a été traité dans le quatrième tome de l'*Inventaire analytique et critique du conte chinois en langue vulgaire* (André Lévy, Michel Cartier (ed.). Paris : Collège de France, Institut des hautes études chinoises, « Mémoires de l'Institut des hautes études chinoises », vol. VIII-4, 1991, pp. 1-59) ; la notice du conte qui nous intéresse ici, « Jiangdu shi xiaofu tushen » ##### (« Au marché de Jiangdu, la filiale épouse livre son corps à la boucherie »), a été réalisée par Chang Fujui (Zhang Furui ###, 1916-2006). Voir « D 11, Le sacrifice de la bru », pp. 47-49

2 Voir notamment le chapitre que lui consacre Patrick Hanan dans *The Chinese Vernacular Story* (Cambridge, Mass – Londres : Harvard University Press, 1981, pp. 120-139)

3 *Le Tombeau des amants. Contes chinois de la fin des Ming*. Traduit du chinois par Thomas Pogu. Paris : Éditions Cartouche, 2011, 63 p. Voir également Jacques Dars, « Les deux amis » dans André Lévy, Michel Cartier (éd.), *Inventaire analytique, op. cit.*, t. 4, pp. 56-59, et ma préface à la traduction (pp. 5-15)

4 La censure ne touche plus les éditions plus récentes dont celle sur laquelle est basée notre traduction et qui date de 1994. Nanjing : Jiangsu guji, coll. « Zhongguo huaben daxi », 1994. Texte établi par Xian Sheng ##. Le passage traduit figure aux pages 248 à 251

5 L'histoire déjà présente dans le juan 205 du *Xin Tangshu* ### figure au chapitre 270 du *Taiping guangji*. En voici une traduction : « Zhou Di avait une épouse dont le patronyme nous est inconnu. C'était un commerçant habile que ses activités conduisaient régulièrement dans la région de Guangling [Yangzhou], où il fut surpris par le siège de Bi Shiduo [mort en 888]. Les gens [en étaient arrivés à] comploter pour se vendre les uns les autres afin de ne pas mourir de faim. Voyant Di s'affaiblir, sa femme lui dit : « Bien que nous le désirions, nous ne réussirons pas à survivre tous les deux. Ta mère est encore en vie, aussi il ne faut pas que nous mourions l'un et l'autre. J'ai décidé de me vendre pour te permettre d'en réchapper. » Di ne pouvait y consentir, mais son épouse se rendit au marché et s'y vendit pour quelques milliers de sapèques qu'elle offrit à Di. À la porte de la ville, un garde demanda à Di qui il était et ce qu'il entendait faire. Doutant de ses dires, il l'entraîna au marché pour les vérifier. Là, ils virent la tête de l'épouse sur l'étal du boucher. Di réunit les restes, et une fois chez lui, les y enterra. » Voir Pierre Kaser, « Introduction » à Wang Xiuchu, *Les Dix jours de Yangzhou. Journal d'un survivant*. Toulouse : Anacharsis, coll. « Famagouste », 2013, pp. 10-11

6 Voir Ellen Widmer, « Tragedy or Travesty? Perspectives on Langxian's "The Siege of Yangzhou" » dans Eva Hung (ed.), *Paradoxes of Traditional Chinese Literature*. Hong Kong : The Chinese University Press, 1994, pp. 167-198

7 On trouvera, juste après le début du résumé de Chang Fujui (*op. cit.*, pp. 47-48), une traduction partielle de ce conte (soit un peu moins de 2000 caractères sur 12 500). Cette traduction est le fruit d'un travail collectif réalisé en cours de traduction avec les étudiants de niveaux 1 et 2 du master Aire culturelle asiatique, spécialité « Recherche en sinologie », au cours du premier semestre de l'année 2014/2015. Il a été relu par Philippe Che ; qu'il soit remercié pour ses judicieuses suggestions et corrections. La présentation, les notes, la version finale et ses imperfections me sont entièrement imputables.

8 « Deux lettrés vont chercher emploi auprès du Roi de Chu. Pris dans la neige, ils sont à bout de ressources. Pour permettre à son compagnon et frère juré Yang Jiaocai ### de poursuivre le voyage avec des vivres insuffisants pour deux, Zuo Botao ### se dépouille de ses vêtements et meurt gelé ». C'est ainsi qu'André Lévy résumait l'anecdote qui sert de point de départ au vingt-et-unième conte du recueil intitulé *Qingping shantang huaben* #####, anthologie de contes anciens qui est décortiquée dans

le premier volume de *l'Inventaire analytique et critique du conte chinois en langue vulgaire*. Première partie - Premier volume (Paris : Collège de France - Institut des hautes études chinoises, coll. « Mémoires de l'Institut des hautes études chinoises », vol. VIII, 1978, pp. 90-93) et qui a été traduite par Jacques Dars dans *Contes de la Montagne Sereine* (Paris : Gallimard, coll. « Connaissance de l'Orient », n° 60, 1987, pp. 115-127). Feng Menglong reprendra ce conte dans le premier de ses trois fameux recueils, lequel parut vers 1620 sous le titre de *Gujin xiaoshuo* ##### ; il y figure en septième position et, plus tard, en douzième place dans le *Jingu qiguan* ####. Il a été traduit par Rainier Lanselle dans *Spectacles curieux d'aujourd'hui et d'autrefois* (Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1996, pp. 431-447) Voir notamment les érudites notes et commentaires des pages 1774-1782, qui évoquent les sources signalées naguère par Tan Zhengbi ### (1901-1991) dans ses *San Yan Liang Pai ziliao* ##### # (Shanghai : Shanghai guji, (1963) 1981, pp. 37-42)

9 Le conte est loin de s'achever avec la mort de Erniang. Il se poursuit ainsi : « Son sacrifice provoque une commotion dans la nature : grondements de tonnerre, foudre, fureur des vents et déchaînement des flots. Tous ceux qui ont mangé de sa chair meurent. Zhou DI surmonte sa douleur et se laisse convaincre d'accomplir son devoir en retournant auprès de sa mère. Epuisé, il se couche dans un temple délabré après avoir parcouru 50 à 60 li. Un homme le surprend en pleurs au milieu de la nuit ; Zhou Di lui conte ses malheurs. L'homme est en fait une manifestation du grand dignitaire de Sanlü ## (Qu Yuan ##), qui lui prête un cheval divin : à l'aube Zhou Di est devant la porte de sa mère. Celle-ci verse des flots de larmes sur sa bru qui soudain lui apparaît en insistant pour que son fils se remarie et ait des enfants. La belle-mère s'accuse d'avoir provoqué la mort de sa bru. Tandis que sa compagne s'efforce de la calmer, on frappe à la porte pour demander d'où vient le cheval de terre : il s'agit de l'animal qui avait amené Zhou Di. Ce dernier songe à lui bâtir un pavillon, mais le lendemain le cheval a disparu. Zhou Di prie dorénavant soir et matin devant les statues du grand dignitaire de Sanlü et de l'animal merveilleux qu'il a fait installer chez lui. Il ne se remarie pas. La bru exemplaire est nommée par l'empereur de jade « Immortelle d'Or du Bien Suprême », Shangshan jinxian # ### : c'est elle qui s'occupe des cas d'impiété filiale. Mère et fils meurent sans maladie alors qu'un parfum étrange enveloppe la ville. » (Chang Fujui, *op. cit.*, pp. 48-49). Notons enfin que la cause de la mort de ceux qui ont mangé de la chair de Erniang est sans doute une hémorragie interne, car « le sang coulait de leurs sept orifices » (savoir les deux oreilles, les deux yeux, les deux narines et l'ensemble bouche et langue) ##### Quant à la végétation, elle est également touchée, car « Dans et hors de Yangzhou, toutes les plantes et végétaux dépérissent. » #####

Pour citer cet article

Référence électronique

Pierre Kaser, « Pour quatre ligatures de sapèques », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 5 | 2015, mis en ligne le 24 juillet 2015, Consulté le 17 mai 2016. URL : <http://ideo.revues.org/360>

Pierre Kaser

Aix-Marseille université, IrAsia

Droits d'auteur

Tous droits réservés